



HAL
open science

Lire au XVIIIe siècle

Emmanuelle Chapron

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. Lire au XVIIIe siècle. *Historiens et géographes*, 2023, 462, pp.64-69. halshs-04376573

HAL Id: halshs-04376573

<https://shs.hal.science/halshs-04376573v1>

Submitted on 9 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lire au XVIII^e siècle Emmanuelle Chapron

Madame la Présidente est allée l'après-midi dans la bibliothèque, et elle y a pris deux livres qu'elle a emportés dans son boudoir : mais mademoiselle Julie assure qu'elle n'a pas lu dedans un quart d'heure dans toute la journée, et qu'elle n'a fait que lire cette lettre, rêver et être appuyée sur sa main. Comme j'ai imaginé que Monsieur serait bien aise de savoir quels sont ces livres-là, et que mademoiselle Julie ne le savait pas, je me suis fait mener aujourd'hui dans la bibliothèque, sous prétexte de la voir. Il n'y a de vide que pour deux livres : l'un est le second volume des *Pensées chrétiennes* ; et l'autre, le premier d'un livre qui a pour titre *Clarisse*. J'écris bien comme il y a : Monsieur saura peut-être ce que c'est.¹

Dans l'économie romanesque des *Liaisons dangereuses*, les livres tirés par la présidente de Tourvel des étagères de la bibliothèque familiale témoignent de la lutte qui agite l'héroïne, tiraillée entre les *Pensées chrétiennes*, titre classique de la littérature spirituelle, et les émotions charriées par le best-seller de Samuel Richardson. L'évocation de la Présidente saisie dans une posture rêveuse, « appuyée sur sa main », incapable de se concentrer, dit son trouble et rappelle les portraits peints de lectrices alanguies sur leur bergère, le doigt glissé entre les pages de leur livre et le regard perdu. Le roman représente bien ce que les philosophes et les écrivains du XVIII^e siècle (et les historiens à leur suite) ont pensé des manières de lire de leur époque, et même de la « révolution de la lecture » à laquelle ils auraient assisté : la progression irrépressible de lectures extensives et superficielles, même si elles peuvent aussi être intensives et émotives, en tout cas plus variées que celles des siècles précédents, et participant au mouvement de désacralisation des autorités royales, religieuses et morales de la fin de l'époque moderne².

La question de la lecture occupe une place centrale dans l'appréciation des transformations culturelles, mais aussi sociales et politiques du XVIII^e siècle. Les historiens ont fait des lecteurs et des lectrices une figure paradigmatique de la complexité des Lumières, entre émergence d'une réflexivité critique, goût pour l'actualité, consumérisme de l'imprimé et rapport renouvelé aux autorités. L'importance de ces hypothèses de travail contraste avec la difficulté à documenter ces pratiques disparues, leurs modalités et leur diffusion³. Pendant longtemps, l'histoire de la lecture s'est construite dans deux directions. La première est l'exploration des discours sur la lecture, représentations iconographiques et littéraires, traités religieux et moraux, dont la trame se densifie encore au XVIII^e siècle avec le développement, par exemple, d'une pensée médicale sur la lecture⁴. Ces représentations forment une couche épaisse où s'expriment nombre de fantasmes, en particulier à propos des lectrices, dévotes ou libertines, et du peuple des campagnes que l'on se représente forcément, comme dans le tableau de

¹ Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Amsterdam et Paris, Durand neveu, 1782.

² Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990. Darnton Robert, *Bohème littéraire et Révolution : le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2010.

³ Guglielmo Cavallo, Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997 (rééd. coll. Points, 2001).

⁴ Alexandre Wenger, *La fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2007. Sur les représentations littéraires, Nathalie Ferrand, *Livre et lecture dans les romans français du XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 2002. Valérie Le Vot, *Des livres à la vie. Lecteurs et lectures dans le roman allemand des Lumières*, Berlin, Peter Lang, 1999.

Greuze, uni autour du père lisant à haute voix les Saintes Écritures. La seconde est la construction de données relatives à la démographie des lecteurs et des lectrices (extrapolée à partir de celle de la signature au mariage) et à la diffusion des livres dans la société moderne, même si l'on sait bien aujourd'hui qu'une vaste partie des choses à lire, modestes et précieuses (alphabets, almanachs, brochures de colportage) n'ont pas été saisies dans les archives alors même qu'elles constituaient le quotidien des lectures populaires, et que la corrélation entre livres et lecture mérite toujours d'être discutée.

Entre ces deux repères – la progression évidente des capacités collectives de lecture et de la disponibilité des livres d'une part, la prolifération des discours inquiets sur la lecture d'autre part – l'étude des pratiques de lecture a cheminé sur la voie d'une anthropologie historique attentive aux conditions sociales, matérielles et intellectuelles dans lesquelles se déroule la confrontation avec le livre.

Les rythmes sociaux de la lecture

L'inscription de la lecture dans les rythmes sociaux est une première entrée. La lecture reste pendant longtemps, pour l'essentiel des individus, une activité diurne. La lecture le soir ou la nuit, en tout cas après le coucher du soleil, reste rare en dehors des milieux savants qui ont fait des « veilles studieuses » une fierté et une composante de leur identité collective. Les choses commencent à changer au XVIII^e siècle : du couvre-feu des cabarets aux représentations théâtrales et au souper des élites urbaines, de nombreuses pratiques de sociabilité gagnent alors sur la nuit grâce aux progrès de l'éclairage domestique⁵. Au milieu du siècle, Madame de Graffigny se plaint des maux d'yeux et de tête que lui causent des lectures mal éclairées et enrage de ne pouvoir se procurer une lanterne nouvellement inventée, « dont ils en font en encoignures qui sont délicieuses pour lire et pour épargner la bougie »⁶. La diffusion de ces lampes de chevet facilite aussi les lectures du soir de la jeunesse aisée, du moins lorsqu'elles lui sont accordées. Les discours sur la lecture intègrent progressivement ce changement : à la fin du XVIII^e siècle, les recommandations ecclésiastiques décalent le moment idéal des lectures pieuses, du matin (encore dans le *Traité de la lecture chrétienne* de Nicolas Jamin, 1774) vers le soir (dans les instructions épiscopales du début du XIX^e siècle).

Cette conquête de la nuit est source d'inquiétudes, qui se cristallisent sur les lectrices. À la figure de l'adolescente ingénue détraquée par ses lectures nocturnes, qu'on trouve déjà dans la littérature d'édification du siècle précédent, s'ajoute celle de la mondaine détournée de ses occupations sociales (voire complètement désocialisée) par sa rage de lire. C'est le sens de l'anecdote que rapporte Rousseau dans les *Confessions*, d'une pseudo-princesse de Talmont qui, prise par la lecture de la *Julie*, aurait repoussé le moment de se rendre au bal de l'Opéra et aurait fini par passer la nuit sur son roman. Des anecdotes semblables circulent dans les correspondances ou les récits de voyage. Elles dessinent une temporalité spécifique de cette lecture de nuit, entamée entre le souper et le commencement des activités sociales. Une dernière

⁵ Daniel Roche, *Histoire des choses banales : naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles (XVII^e-XIX^e siècle)*, Paris, Fayard, 1997, p. 121-138.

⁶ Charlotte Simonin, « « Mes lunettes et mon chouris » ou la pratique de la lecture à travers la correspondance de Madame de Graffigny » dans Isabelle Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, PUR, 2003, p. 153-165.

figure de lectrice nocturne est celle de la libertine. Si les plaisirs sensuels tirés de la lecture sont plutôt associés à la fin de la matinée, moment où l'on reçoit dans les boudoirs, la lecture nocturne puise sa charge érotique dans la proximité du lit, de l'obscurité et du secret. C'est d'ailleurs un des dispositifs clés du roman pornographique : l'observation par le narrateur d'une femme lisant dans son lit, voire « d'une seule main » à la lumière d'une lampe, met le lecteur dans la position du voyeur et participe à l'érotisation de la lecture⁷.

Brouillage des temps sociaux, détournement de la femme de ses activités mondaines et domestiques, perte de contrôle sur la lectrice retirée dans son intimité : la lecture nocturne des femmes, telle que la peignent les hommes et la réinvestissent (positivement ou négativement) les femmes, semble focaliser tous les fantasmes de la dissolution sociale. Comme le soulignent Valérie Le Vot et Nathalie Ferrand, cette figure a aussi une dimension positive, en ce qu'elle participe à l'éducation des lecteurs de roman et à l'inculcation de bonnes manières de lire. La lecture nocturne rassemble les conditions d'une réception efficace du texte : l'obscurité ambiante, la solitude, le silence et le repos du corps permettent à l'individu de s'immerger dans sa lecture et de mettre en résonance les expériences et impressions de la journée avec les sentiments et pensées nés du contact avec le texte. Cette lecture intime n'est pas une « contre-culture esthétique des femmes » (H. E. Bödeker). On la retrouve dans les méthodes de lecture du second XVIII^e siècle où la nuit commence à concurrencer la campagne comme lieu idéal de retrouvailles du lecteur avec lui-même⁸.

Lecture et temps de la vie

Alors que les historiens se sont longtemps intéressés aux seuls lecteurs adultes, la question des jeunes lecteurs fait aujourd'hui l'objet d'un intérêt particulier. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, une production éditoriale spécifiquement destinée à la récréation (toujours morale et instructive) des enfants se développe partout en Europe, en commençant par l'Angleterre. Valorisation de l'enfance, commercialisation des loisirs et spécialisation des métiers du livre convergent pour faire du livre d'enfance un secteur prometteur, dont les références circulent d'un pays à l'autre par le jeu des traductions et des adaptations. Citons simplement le cas des *Aventures de Robinson Crusoé* (1719), élu par Rousseau comme le premier livre à mettre entre les mains d'Émile (1762), imité de l'anglais par Aimé Feutry dans une version destinée à la jeunesse (1766), adapté en allemand sous forme de dialogue pédagogique par Johann Heinrich Campe (1779), repris sous cette forme pour un lectorat français un peu plus âgé par Georg Adam Junker (1784), avant la floraison des premières robinsonnades de la fin du siècle⁹. Cette nouvelle édition reste un produit pour les élites sociales : dans les milieux populaires et ruraux, les enfants manipulent des psautiers, des Vies de Jésus et des livrets de colportage qui peuvent leur procurer des sensations de lecture tout aussi décisives, comme en témoigne Nicolas Rétif de La Bretonne dans *Monsieur Nicolas*. La manière dont les enfants lisent reste compliquée à saisir, combinant les difficultés de l'histoire de l'enfance à celle de la lecture. Pour l'Angleterre,

⁷ Jean-Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII^e siècle*, Paris, Minerve, 1994.

⁸ Louis Bollioud-Mermet, *De la bibliomanie*, La Haye, 1765, p. 109.

⁹ Emmanuelle Chapron, « Comment Robinson Crusoé est entré au collège : carrières littéraires et fabrique d'un classique au XVIII^e siècle », *Revue historique*, 680-4, 2016, p. 763-784.

en s'appuyant sur les collections de livres de jeunesse du XVIII^e siècle conservées dans un certain nombre d'institutions, Matthew Grenby a réussi à restituer de manière très fine ces manipulations, par les filles et les garçons, suivant l'âge et le milieu social¹⁰. Une telle recherche nécessite de mettre à distance la masse des discours adultes, discours de prescription pédagogiques, parentaux, médicaux ou littéraires qui dessinent les bonnes manières de lire sous les traits d'une lecture encadrée, réfléchie, attentive, faite « plume à la main ». Plus intéressants, même si d'interprétation délicate, sont les discours de remémoration, par les lecteurs devenus adultes, de la capacité de l'enfant qu'ils étaient à se couler dans le monde imaginaire ouvert par le texte. La force suggestive de la lecture est vue avec appréhension par les parents des collégiens, qui expriment la crainte que certaines lectures (vies de saints ou récits de voyage) ne poussent leurs rejetons adolescents « à imiter quelque chose d'extraordinaire » et à embrasser d'autres carrières que celles qu'ils avaient envisagées pour eux. Même si les risques d'une fréquentation incontrôlée des livres sont bien présents à l'esprit des adultes, « donner le goût de la lecture » reste un objectif pour les élites éclairées, enclines dès lors à acheter pour leurs enfants les produits de la nouvelle littérature éducative, comme *L'Ami des enfants* que réclame à son père un collégien lyonnais parce qu'il est « bien écrit et fort amusant »¹¹.

Ces discours doivent être croisés avec ceux que les enfants – surtout les adolescents – tiennent sur leurs propres lectures, dans les correspondances et les journaux (toujours produits sous étroite surveillance). Reste enfin la poussière des traces laissées par les lectures enfantines sur les livres eux-mêmes, dans les marges et les pages liminaires. Certaines correspondent aux modèles de lecture inculqués, d'autres relèvent de manipulations « sauvages », comme la pratique d'écrire et de dessiner dans les marges des ouvrages pour se distraire ou pour faire passer des messages à son voisin de collège. À côté de ces détournements bruyants, il faut aussi penser à des formes plus silencieuses d'agentivité, à des usages faibles tels que la lecture distante, peu engagée, voire à l'expression du dégoût de la lecture (parfois signalé dans les correspondances ou les livres de raison parentaux), qui constituent une manière de refuser les normes pédagogiques de la fréquentation des livres comme moyen de s'améliorer et de s'instruire.

L'espace du livre

Dans le sillage de la bibliographie matérielle et de la « sociologie des textes » anglo-saxonnes, mais aussi de la tradition d'étude impulsée par Henri-Jean Martin, les historiens de la lecture ont prêté attention à la manière dont l'objet livre détermine, dans une certaine mesure, les pratiques du lecteur. Le format, la reliure, la qualité du papier, les caractères et les ornements typographiques, la mise en page, mais aussi la mise en paragraphe et la mise en texte pèsent sur la manière dont le lecteur aborde le livre, à commencer par la posture physique qu'il doit adopter. Il est évident que la tendance à la réduction des formats au XVIII^e siècle change le

¹⁰ Matthew Grenby, *The Child Reader, 1700-1840*, Cambridge, Cambridge U.P., 2011.

¹¹ Emmanuelle Chapron, *Livres d'école et littérature de jeunesse au XVIII^e siècle*, Liverpool, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2022, p. 102.

rapport physique au livre, qui peut être plus facilement porté sur soi, emporté en voyage, glissé dans une poche, dissimulé dans un sac.

La relation à la fois physique et intellectuelle à l'objet livre peut inversement être abordée du point de vue du lecteur, en reprenant systématiquement les traces qu'ils ont laissées sur les livres. L'étude des *marginalia* et autres annotations s'est fortement développée ces dernières années, en considérant tant des lecteurs célèbres (Diderot, Rousseau, Voltaire...) que la masse des anonymes. Gillian Pink a récemment montré ce qu'on pouvait tirer de l'étude menée sur une bibliothèque entière, celle des 7000 volumes de Voltaire conservés à Saint-Petersbourg. Certes les annotations participent de la compréhension de l'œuvre du philosophe et de sa genèse, mais elles paraissent plus largement représentatives des manières dont on écrit sur les livres au XVIII^e siècle, jusque dans leur matérialité : chez Voltaire comme chez d'autres, l'encre alterne avec le crayon et la pointe sèche là où l'usage de l'encrier est impossible, lorsque les lectures sont faites en carrosse, au lit ou en plein air. Les annotations témoignent d'une lecture faite au « corps à corps », au cours de laquelle Voltaire vampirise le texte de ses adversaires en occupant tout l'espace des marges et des interlignes, en réécrivant les titres, en complétant les dialogues, en sapant les démonstrations par des interventions aussi lapidaires que féroces. Même s'il est difficile de généraliser à partir d'un cas aussi singulier, le philosophe semble pousser à l'extrême la tonalité plus orale, souvent plus désinvolte et moins respectueuse du texte écrit que revêtent les *marginalia* du siècle des Lumières, par rapport aux pratiques du siècle précédent¹².

Les écritures de la lecture sont une source très riche pour comprendre les transformations des manières de lire, qu'elles se glissent dans les marges ou les pages liminaires comme ici, ou s'expriment dans les journaux privés et les correspondances. Au milieu du XVIII^e siècle, certains écrivains promeuvent une nouvelle manière de lire, la lecture sentimentale : pour Samuel Richardson ou Jean-Jacques Rousseau, le roman doit provoquer chez son lecteur ou sa lectrice un désir d'imitation et d'édification par la lecture, une réaction physique intense, souvent traduite par des larmes, et un besoin de partager ses émotions¹³. En découle un intense et tout nouveau « courrier des lecteurs » qui constitue une source magnifique sur ce que la lecture fait à la vie des individus.

Les espaces du livre

L'histoire de la lecture part généralement du postulat qu'on lit dans l'espace domestique. Celui-ci peut d'ailleurs présenter une articulation intéressante, la bibliothèque familiale n'étant pas nécessairement l'endroit où on lit, qui est plutôt le boudoir pour les femmes ou le cabinet pour les hommes. Mais la diminution des formats multiplie les occasions de lire ailleurs, en ville ou à la campagne : le motif humaniste de la lecture en plein air est revigoré par les Lumières rousseauistes, mais il est certainement moins présent que la lecture dans les espaces publics urbains. La ville, disait Daniel Roche, et particulièrement la capitale, est un espace saturé par l'écrit, où les occasions de lire sont innombrables. Elles commencent dans la rue, par le non-livre, l'affiche et l'inscription, le pamphlet et la brochure. Dans le *Tableau de Paris* (1781), Louis-Sébastien Mercier décrit les enjeux de la lecture des affiches : média des pauvres gens

¹² Heather J. Jackson, *Marginalia. Readers Writing in Books*, Yale, Yale U.P., 2002.

¹³ Claude Labrosse, *Lire au XVIII^e siècle : la Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*, Paris, CNRS, 1985.

« qui lisent les affiches sans aller au spectacle » ou plutôt, on pourrait dire, qui vont au spectacle en lisant les affiches ; tribune de la visibilité et de la notoriété de noms propres « imprimés en gros caractères au coin de toutes les rues » ; mais aussi, par le jeu des affiches juxtaposées et superposées, brouillage de l'ordre social d'Ancien Régime, où les « avis aux âmes dévotes » jouxtent les annonces du théâtre de marionnettes et les publicités pour les appareillages orthopédiques. Frôlés de l'œil ou lus avec attention, au risque pour le lecteur de se faire détrousser par un voleur de passage, ces imprimés modestes, éphémères, contribuent profondément à changer le rapport des couches populaires aux autorités instituées¹⁴.

Lecture de rue, aussi, celle que pratiquent les passants « aimantés autour du comptoir » des bouquinistes et des merciers, revendeurs de « livres vieux et de brochures nouvelles », qui restent « des heures entières appuyés sur des livres ». Si l'on suit encore Mercier, c'est dans ces possibilités multipliées et offertes au tout-venant que réside la massification de la lecture dans les grandes villes : « On lit certainement dix fois plus à Paris qu'on ne lisait il y a cent ans ». À ce goût de la lecture répond une série de dispositifs plus ou moins distinctifs d'un point de vue social. Les cabinets de lecture, à Paris mais aussi dans les grandes villes de province, permettent de se procurer des livres au mois : ils participent à la marchandisation de la lecture et à l'extensivité des lectures¹⁵. À un niveau encore supérieur, la multiplication des bibliothèques publiques constitue un puissant mouvement de fond dans le royaume, de même qu'en Italie à la même époque. D'après le relevé de Louis Desgraves, près de cinquante villes françaises disposent d'une bibliothèque publique à la veille de la Révolution, dans l'acception que revêt alors le terme – celle d'une bibliothèque ouverte à un public indifférencié, d'une manière réglementée et à heures fixes, sans qu'entre en compte la nature de l'institution qui en a la tutelle¹⁶. Ces institutions ont rarement été considérées par les historiens comme un lieu intéressant pour observer les révolutions de la lecture, du fait d'un lectorat que l'on imagine limité à une frange sociale et intellectuelle étroite, et de collections datées, peu ouvertes aux nouveautés éditoriales. Le fait que la bibliothèque publique devienne progressivement un élément attendu de l'équipement urbain, comme on le voit dans les guides de ville, invite pourtant à réfléchir à la manière dont on invente un espace public de la lecture (si limité ce public soit-il) et dont on imagine la manière dont les lecteurs pourront y lire, assis sur des chaises ou coincés sur des bancs, séparés ou rassemblés autour de grandes tables, contraints par les horaires de l'institution ou autorisés à emporter les livres chez eux.

Entre deux « révolutions du livre », celle de l'invention de l'imprimerie et celle de son industrialisation, le XVIII^e siècle est sans doute le temps d'une « révolution de la lecture ». Certes, les mutations lentes qu'on voit s'esquisser se jouent sur fond de très fortes inerties, et pour une très large part de la population, les choses ne changent pas vraiment avant la Révolution, l'explosion de la presse périodique et la politisation de la lecture. Mais chez les élites sociales et plus largement dans les milieux urbains, l'enrichissement de la palette des

¹⁴ Laurent Cuvelier, « La ville captivée. Affichage et économie de l'attention à Paris au XVIII^e siècle », *Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 18, 2020.

¹⁵ Frédéric Barbier, « Le catalogue d'un cabinet de lecture (vers 1780) », dans *De l'argile au nuage, une archéologie des catalogues*, Paris, Éditions des cendres, 2015, p. 353-355.

¹⁶ Louis Desgraves, « Vers la bibliothèque publique », Claude Jolly (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises, 2. Les bibliothèques sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1989 [rééd. 2008]

manières de lire s'est accéléré avec la multiplication des lieux, des moments, des occasions et des représentations associées à la lecture. Lire seul, en couple ou en société, à la lumière du jour ou de la bougie, avec piété ou désinvolture, dans un boudoir ou une librairie, debout ou assis, une gazette ou une encyclopédie, déclinent des rapports au livre d'autant plus riches et diversifiés que la familiarité avec le monde de l'imprimé est déjà grande.

Emmanuelle Chapron, professeur d'histoire moderne à Aix Marseille Université et directrice d'études cumulante à l'École pratique des hautes études, est spécialiste d'histoire des bibliothèques et des pratiques savantes en France et en Italie au XVIII^e siècle. Son dernier ouvrage est *Livres d'école et littérature de jeunesse au XVIII^e siècle* (Liverpool, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2022).

Résumé

La question de la lecture occupe une place centrale dans l'appréciation des transformations culturelles, mais aussi sociales et politiques du XVIII^e siècle. Les historiens ont fait des lecteurs et des lectrices une figure paradigmatique de la complexité des Lumières, entre émergence d'une réflexivité critique, goût pour l'actualité, consumérisme de l'imprimé et rapport renouvelé aux autorités. L'importance de ces hypothèses de travail contraste avec la difficulté à documenter ces pratiques disparues, leurs modalités et leur diffusion : l'article propose de suivre quelques pistes récentes de la recherche, autour des temps et des espaces de la lecture.